L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 18 OCTOBRE 1887. 61me Année

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
MARDI, 18 OCTOBRE 1887

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an (Renferme deux feuilletons.)	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois (Renferme deux feuilletons.)	75

Les progrès du Sud-est de la Louisiane.

Nous ne connaissons pas d'étude plus intéressante que celle de l'histoire des migrations des peuples. Depuis que l'humanité, se développant sans cesse, s'est mise à courir le monde, en quête de territoires nouveaux, pour y caser le trop-plein de ses populations toujours grossissantes, elle est constamment allée de l'Orient à l'Occident et du Nord-est au Sud-ouest. Il en a été ainsi, dès le commencement de l'ère chrétienne, comme dans les temps antiques et, si l'on voulait bien se rendre compte de la situation actuelle, on verrait que la vieille Europe obéit encore aujourd'hui à la même tendance.

Ce qui s'est passé sur l'autre hémisphère s'est reproduit exactement sur celui que nous habitons. Fait extrêmement curieux, et qui prouve à quel point cette marche du genre humain est soumise à une règle invariable : l'Amérique ayant été découverte dans les régions semi-tropicales, il était à croire qu'elle serait peuplée, tout d'abord, de ce côté-là. Il n'en a rien été. Après une première installation sur les plages méridionales, l'émigration est revenue sur ses pas pour reprendre en sous-œuvre ses invasions et peupler le Nord-est. Ici encore, nous la voyons s'avancer de l'Orient à l'Occident, comme pour suivre, à l'instar de l'antiquité, la marche du soleil. Ce n'est que quand le Nord-ouest a commencé à se sentir surchargé de nouveaux venus, qu'elle a éprouvé le besoin de devier vers le Sud-ouest, d'abord; vers le Sud, ensuite.

C'est à cette phase de l'histoire de ses immigrations qu'en est à présent le continent nord-américain, et le succès de l'entreprise est d'autant plus certain qu'elle repose non seulement sur les instincts de l'homme et sur les précédents historiques, mais aussi sur l'richesse incomparable des pays qui'l reste à peupler et à faire fructifier. D'abord, le Far West et la Californie, puis, peu à peu, le Kentucky, le Texas, l'Alabama. La Louisiane avait débuté avant bien d'autres Etats, à cause de la situation privilégiée que lui faisait le Mississippi et le voisinage du golfe. Mais le mouvement était prématuré, il devait s'arrêter. Il s'arrêta, en effet, pour ne recommencer qu'à son heure, et, cette fois, avec une activité qui ne doit plus rien du tout, parce qu'il est conforme à la nature des choses et aux antécédents de la race humaine.

Détail digne de remarque : quand les émigrants de l'ouest de l'Iowa, du Michigan sont descendus vers le sud et sont venus s'établir en Louisiane, ils ont, de prime abord, et sans hésiter, pris le chemin du sud-ouest et non du sud-est. On a beaucoup vanté les avantages des chemins de fer des Attakapas, et des magnifiques prairies qu'ils traversent; nous ne les nions pas. Mais le Sud-Est a des sites qui ne sont pas à dédaigner et qui devaient avoir, pour les immigrants dont nous parlons, autant d'attraits. Ces derniers ont cédé à l'instinct, à la coutume, à la tradition; ils se sont établis à l'ouest du Mississippi, prêts à se diriger vers la rive opposée quand l'heure en serait venue. Elle a sonné, en effet; l'œuvre de l'immigration est aujourd'hui générale, en Louisiane, et, dans toute leur étendue, les plages du golfe se peuplent d'étrangers venus de toutes les contrées du monde.

Chaque flot d'immigrants a son caractère particulier, ses allures à part, suivant le but qu'il poursuit et la nature du sol qu'il va exploiter. Le temps n'est plus aux cultures cupides, aux grandes propriétés terriennes; leurs beaux jours sont passés; elles sont jugées et condamnées. Le planteur d'autrefois qui mettait une existence princière au milieu de vastes propriétés qui lui contraient autant, sinon plus qu'elles ne lui rapportaient, sera à disparaître, pour faire place au fermier, modeste mais sensé, moins brillant, mais plus utile, qui tire parti de tout, qui n'achète que ce qu'il peut cultiver, qui vante le plus possible ses produits, qui ne va pas acheter ailleurs ce qu'il lui faut pour ses besoins personnels et ceux de son entourage, plus cher qu'il ne vend ses récoltes; qui règle ses dépenses sur ses recettes, qui cherche à faire des économies au lieu de se créer des dettes et à s'endetter, dans le nouveau système adopté par lui, l'indépendance et le bien-être, quand il n'y trouve pas la prospérité et la richesse.

C'est ce que nous constatons avec bonheur dans les Attakapas, dans les paroisses de Calcasieu, de St-Landry, d'Acadie; c'est ce que nous apercevons dans les paroisses qui avoisinent le Lac Pontchartrain, spécialement dans celle de St-Tammany qui paraît avoir été créée tout exprès pour ce genre d'exploitation du sol. Aussi les résultats sont-ils merveilleux.

Il est arrivé à cette paroisse plusieurs bonnes fortunes qui en ont fait une région privilégiée. La terre s'y prête étonnamment aux cultures ordinaires du pays, et surtout à celle des légumes, des fruits, des plantes maraîchères; la vigne mûre, que les Américains n'ont pu, jusqu'ici, introduire et propager avec succès qu'en Californie. De là la création et la multiplication des petites fermes que l'on y établit, depuis quelques années. De plus, la nature la couverte d'immenses forêts de pins dont le commerce s'est emparé et qui sont devenus l'objet d'une vaste exploitation, source de revenus pour les habitants.

Enfin, elle a été dotée d'un air exceptionnellement salubre, qui lui vient en partie des feuillures et des senteurs des pinières, ainsi que de sources renommées pour leurs vertus médicinales, ce qui en fait le plus salutaire des refuges pour les santés ébranlées des hommes du Nord, pendant l'hiver, et le plus délicieux des rendez-vous pour les habitants du Sud, pendant l'été.

Est-il étonnant que les touristes y affluent, que les fermes y hausse, tous les jours, de valeur, que les petites fermes s'y multiplient, que l'on songe à la sillonner en tous sens de lignes de fer; que l'on veuille faire de Covington et d'Abita une sorte de double Saratoga, pendant la saison la plus rigoureuse de l'année; que le plus brillant avenir semble enfin s'ouvrir pour cette partie, jusqu'aujourd'hui trop délaissée, de la Louisiane ? En parlant ainsi, nous ne disons rien de trop. En voici la preuve. Nous tirons du *Times-Démocrat*, du 14 courant, l'extrait suivant qui paraîtra assez significatif à nos lecteurs. Il s'agit des progrès étonnamment rapides que fait, depuis deux ou trois ans, la paroisse St-Tammany :

"Le colonel R. A. Orr, qui dirige l'habitation Pearl River, propriété de M. P. F. Herwig, sur Honey Island, paroisse St Tammany, a fait hier une courte visite en ville.

Le colonel parle en termes très favorables des améliorations en cours d'exécution ou encore en projet, dans cette région. Les terres qui longent la rivière Pearl, dit-il, sont rapidement occupées et mises en rapport. En outre du commerce de bois de construction qui se fait dans St Tammany, il y a, dispersées dans la paroisse, des centaines de fermes, fort bien cultivées et avec un succès remarquable. Ces fermes sont occupées et exploitées par des agriculteurs expérimentés, venus de toutes les parties du pays, même du Nord de la Pennsylvanie, par exemple. Un grand nombre de fermiers matelots de Carrollton et autres localités touchant à la Nouvelle-Orléans, ont fait l'acquisition de Honeycut-ad à St-Tammany. Le chemin de fer Northeastern, auquel se relient la ligne de MM. Pontevent et Favre et d'autres embranchements, va assurer l'on offrir des avantages spéciaux aux cultivateurs de ces parages pour le transport de leurs produits variés sur le marché. On croit avec raison que la Nouvelle-Orléans deviendra un excellent marché pour le placement journaliers de ce genre de denrées. Depuis quelque temps, la valeur de la propriété a considérablement haussé dans cette région et la perspective est extrêmement flatteuse."

Ce n'est pas tout. Ce qui suit est plus explicite encore. On sait que MM. Poitevent et Favre, déjà propriétaires de vastes pinières qu'ils exploitent avec habileté, se sont dernièrement rendus acquéreurs des Sources d'Abita. Ce sont des spéculateur d'une rare perspicacité; ils savent ce qu'ils font; on ne les voit jamais s'embarquer dans une entreprise qui exige de gros capitaux, sans être sûrs d'avance qu'ils rentreront dans leur argent. Qu'on lise les deux paragraphes suivants que publie le *States* de la même date, et l'on comprendra la portée des travaux qu'ils sont sur le point de commencer :

"Il nous arrive d'excellentes nouvelles sur les intentions de MM. Poitevent et Favre, propriétaires des Sources d'Abita et du chemin de fer qui y mène. Ils veulent y élever un splendide hotel, dans le style moderne et avec la coopération de la ligne Queen and Crescent, ils comptent faire d'Abita un élégant rendez-vous d'hiver. Les travaux de construction vont commencer immédiatement et leur ferme détermination est d'y élever un hotel tout à fait de premier ordre.

La ligne Queen and Crescent délivrera des billets de touristes à bas prix à partir de tous les points du Nord-ouest pour Covington et Abita et emploiera toute l'influence dont peut jouir une grande compagnie de chemin de fer, pour transformer ces deux localités, distantes l'une de l'autre de quelques milles, en un élégant rendez-vous de la nombreuse classe des touristes du nord, dans le pèlerinage à ouvrir à la Floride.

Il n'y a pas à craindre que ce projet échoue. Il est en trop bonnes mains, celles de MM. Poitevent et Favre, propriétaires eux mêmes du chemin qui y conduit.

Et maintenant, un dernier mot. Tout marche, tout progresse en Louisiane—les paroisses du Nord-ouest, celles du Sud-ouest, du sud-est et du centre. Il ne reste plus que la capitale de l'Etat, la métropole du Sud, qui piétine sur place, qui reste en arrière. Quand se remettra-t-elle à son tour, quand prendra-t-elle son essor ? Nous reviendrons bientôt sur ce même sujet, mais la Nouvelle-Orléans, c'est notre "Carthage" à nous; non pas "delenda," comme le voulait le patriote sublime d'autrefois, mais "redifi canda," comme devrait le crier sans cesse tout bon louisianais.

LOUISIANE.

Le *Banner*, New Road, paroisse Pointe Coupée, du 15 octobre :

A partir de la soirée de lundi dernier, le temps a toujours été froid, cette semaine, assez du moins pour obliger les habitants à allumer leur feu dans la matinée. Tout le temps, nous avons eu une forte brise du nord-est. Les plantes sucrières ne pouvant mieux désirer. La végétation se trouve aussi arrêtée et la canne mûrit beaucoup plus vite. Quant à la cueillette du coton, les matinées ont été un peu trop fraîches. Somme toute, il serait difficile d'imaginer un meilleur temps pour la récolte en général.

—Nous avons rencontré, lundi dernier, M. Jos. Wolf, qui habite la partie supérieure de huitième ward. Voici ce qu'il nous a appris sur l'état du coton. "Il est assez bien venu, mais il a été plus cinq acres que j'ai trayé. Mais nous avons déjà récoltés et fait passer au moulin ; j'en ai obtenu cinq fûts balles de plus de 500 livres et je n'ai pas achevé ma besogne. La récolte de ceux qui travaillent à la part, avec nous, n'est pas aussi fructueuse, mais ils feront, en moyenne, une balle par acre.

—Dans nos environs, on a moins dépensé d'argent pour la cueillette cette année, que depuis vingt ans. Cela vient de ce que les travaux ont commencé trois semaines plus tôt qu'à l'ordinaire, et le temps est resté si constamment favorable, depuis lors, qu'il n'y a pas eu la moindre interruption.

Depuis cette semaine, toutefois, le vent a soufflé du nord-est et a rafraîchi le temps ; il en est résulté que les gousses se sont ouvertes plus vite et que les moissonneurs ont dû activer le ramassage.

—La plupart de nos planteurs ont déjà recueilli les deux tiers, pour le moins, de leur coton et l'on croit généralement que la cueillette sera achevée vers le 20 novembre, à moins que le temps ne change.

—En général, les bestiaux, dans notre voisinage, ne sont pas très bien portants. Ils sont moins gras qu'à l'ordinaire et on attribue la cause à l'énorme quantité d'insectes de bois qui les ont assaillis, sans leur laisser aucun répit. C'est une véritable peste pour les animaux, pour les vaches, surtout, qui en souffrent plus qu'on ne le suppose.

—M. Rouzey, du huitième "ward," a une très belle récolte de coton ; il fera plus d'une balle et quart l'acre.

—Quelques producteurs nous assurent qu'il y a eu une légère gelée blanche, jeudi matin.

—Le Mississippi est bas, en ce moment. Cette situation rendra considérablement l'exportation du fret. Il faudrait une baisse de 10 à 15 pieds, disent les employés des bateaux.

Le *South*, Plaquemine, Paroisse, Iberville, du 15 octobre :

Un grand nombre de planteurs sucriers ont commencé leur roulaison. Nous apprenons que le rendement est satisfaisant, sous tous les rapports ; les expériences sont généralement dépassées.

On nous rapporte que les hommes occupés au transport des bois, par mer, en de larges roues tirées par des bœufs, de ou l'eau n'est pas assez haute pour en permettre la flottaison, ont de bonnes affaires. C'est juste, disent-ils. Par conséquent, aux époques d'eaux basses, nos scieries se verront plus exposées à manquer de matière première. On en sera quitte pour augmenter le nombre de ces véhicules et des bœufs qui les traînent ; notre commerce de bois n'aura plus à souffrir de la baisse des eaux dans les bayous et les rivières.

—Une des roues des machines de la sucrerie de M. Desobry s'est brisée, jeudi. Cet accident a forcé à interrompre la roulaison. Espérons que ce sera le seul accident de ce genre durant les travaux.

Le rendement, sur cette propriété, varie de 1 boucaut 1/2 à 1 boucaut 3/4, et l'on n'a jusqu'ici roulé que des souches.

—Le chemin qui conduit, du Parc à la limite inférieure de la paroisse, sur la basse Grande Rivière, est achevé. Les habitants peuvent maintenant le parcourir à cheval et en voiture. On a jeté des poutrelles sur les fondrières et les bayous. On dit le travail très solide. C'est sous l'inspection de M. H. D. Dardenne, membre du juri de police du huitième ward, qu'il a été fait.

L'ouverture de ce chemin est d'autant plus importante, que plusieurs familles se sont installées récemment dans ces parages. Il n'est rien que l'on ait tant à faire, pour l'on vient d'accomplir envers les habitants. Dans deux ou trois ans, nous verrons arriver plus de coton et de sucre par cette voie, sur le marché. Que l'administration d'Etat continue à se conduire ainsi à notre égard, et bientôt la basse Grande Rivière, le Bayou Sorrel et le Bayou Plaquemine deviendront des centres considérables pour l'industrie et l'agriculture.

Le *Courrier*, Opelousas, paroisse St. Landry, du 15 octobre :

Nous avons tous les yeux le compte-rendu des séances de la Convention des Unions de Fermiers de St. Landry, qui se sont réunies à Big Cane, le 5 courant. Nous voyons, avec plaisir, qu'on y a décidé d'y tenir, bientôt, une Foire de paroisse. L'assemblée a déclaré qu'elle comptait sur le concours des habitants. Nous reviendrons sur cet important sujet dans notre prochain numéro.

—Décédée, près du pont Debaillon, St. Landry, Mme Aimée Toledano, femme du Dr Louis Debaillon, à l'âge de 66 ans.

L'*Echo*, Lac Charles, paroisse Calcasieu, du 14 octobre :

Depuis mercredi, le temps s'est considérablement refroidi, mais il est resté agréable ; seulement il a fallu se vêtir un peu plus chaudement et allumer les feux, le matin. Si ce temps continue, la santé est assurée à nos habitants et nos marchands feront d'excellentes affaires ; il contribue, en effet, à activer les travaux de la récolte et procure un bénéfice plus certain et plus prompt aux planteurs.

—Dans notre paroisse, la récolte de riz est très bonne, surtout quand on se rappelle que le temps a été sec, presque toute l'année.

—Le *Condenser*, de Vernon, dit que le chérif Conerly fait construire un moulin à riz sur l'Anacoco. Ce sera un grand avantage pour les fermiers des environs, qui cultivent le riz ; ils ne seront plus obligés, comme auparavant, de transporter leur grain à Sugartown, à une distance de 30 milles, pour le faire nettoyer.

—M. P. H. Philbrick, l'ingénieur du chemin de fer Kansas City, Watkins et Golfe était ici, la semaine dernière, dit le *Southern*, de Sabine ; ses ouvriers étaient à Fort Jesup, lundi dernier, travaillant à la ligne qui va, de Lac Charles, à travers Calcasieu, Vernon et Sabine, à Pleasant Hill, Mansfield et Shreveport. Il traverse Fort Jesup. M. Philbrick fait passer la voie par Many et autres points, pour rendre la ligne plus directe. La direction définitive dépendra soit de la situation physique et commerciale du pays à traverser, soit du désir de raccourcir les distances. On peut tracer sur toute cette étendue une route facile et n'offrant presqu'aucune obstacle. De Many à Pleasant Hill, le terrain est de niveau et ne présente que de très rares obstructions ; il est probable que ce sera le tracé définitivement adopté.

—On chercherait en vain une meilleure localité que Lac Charles pour y établir des fabriques, de petites surtout ; on peut acheter le terrain à bon marché et à des conditions très faciles ; le bois de charpente abonde et est à bas prix. Le climat est doux, pas de nécessité de faire de grandes dépenses de charbon ou de bois de chauffage.

L'Entreprise, Nouvelle-Ibérie, paroisse Ibérie, du 15 octobre :

On nous écrit, de Jeanerette : Les planteurs s'apprêtent à rouler leurs cannes. On compte que, vers le 20 octobre, il y aura douze sucreries et cinq raffineries en pleine activité, dans un rayon de trois milles de notre localité.

POUDRE SANS FUMÉE.—On vient de procéder, en Angleterre, devant le général Evelyn Wood, au polygone de Colchester, à des essais de poudre sans fumée, fabriquée d'après le système de Johnson Barland. Les résultats ont été très favorables. La *Revue du Cercle militaire* dit que l'arme employée pour ces expériences était une mitrailleuse Gardner perfectionnée, à calibre de carabine. Cette mitrailleuse est composée de deux canons de fusil Martini Henri, montés sur un chariot campagne ; elle porte avec elle plus de trois mille cartouches.

Les expériences ont été faites à la distance de 700 mètres. On commença par tirer 40 coups avec des munitions du gouvernement pour enrayer le canon, puis 100 coups, une fois le canon enrayé, pour en rendre compte de la précision. Rien que l'arme fît régulièrement pendant avant que l'on tirât les 100 coups, 4 balles seulement furent mises dans la cible. On constata que le recul était excessivement encrasse. Le même nombre de coups fut ensuite tiré avec la poudre Johnson-Barland, et sur les 100 derniers coups, 10 balles furent mises dans le noir. Les canons furent examinés et comparés par le général Wood et son entourage qui les trouvèrent relativement propres ; il suffit en effet de passer une fois le goupillon pour nettoyer le second, tandis qu'il fallait 7 tampons d'étoupe pour nettoyer le premier dans lequel avait été brûlée de la poudre ordinaire.

Les essais, au point de vue de la vitesse, permirent de brûler 10 livres 1/8 kilos. de poudre en 5 secondes 1/2. La force de tension sur la nouvelle poudre est si peu considérable que la mauvaise balle mitrailleuse peut être manœuvrée avec grande facilité et sans que la position de l'arme dans le feu, rapide soit dérangée ; tel n'est pas le cas de la poudre en chargé qui produit aussi un recul beaucoup plus grand. La fumée de la poudre Johnson-Barland est pourtant beaucoup moins abondante, plus âcre et plus volatile ; elle permet, dans le feu rapide, d'apercevoir toujours le noir de la cible, chose impossible avec la poudre ordinaire au bout du 20me coup.

LA COMPOSITION DE L'ANTIPYRINE.—On nous demande la composition de l'antipyrine. Le *Répertoire général de pharmacie* de Dorvault s'exprime ainsi : L'antipyrine (dimethyloxy quinizine, poudre blanche, cristaline, très soluble dans l'eau, d'une saveur et d'une saveur peu prononcées, obtenue par le docteur Knorr par traitement de la phénylhydrazine en l'ether acetylacetique. C'est un dérivé d'oxydation de la chinoline. Elle donne avec le perchlorure de fer une coloration rouge très caractéristique. Antipyrétique puissant." Ajoutons que la gramme antipyrine coûte de 40 à 50 centimes.

MALADIE IMAGINAIRE.—M. Vernouil est un médecin français éminent qui s'en prend hardiment aux cas pathologiques réputés incurables et qui vient combattre résolument une maladie imaginaire. Velpeau a mené autrefois une brillante campagne contre la tumeur imaginaire du sein, qui fait tant de victimes parmi les femmes. M. Vernouil attaque pour son compte, l'hérédation imaginaire de la langue, dont il cite des cas vraiment surprenants. Nous en rappellerons deux. C'est un avocat qui se présente au médecin pour se faire soigner une tumeur nécrose sur le côté de la langue. M. Vernouil les démontre que ce qu'il prend pour une tumeur n'est qu'une papile calciforme.

Le malade paraissait convaincu, mais cependant il venait de temps en temps reproduire ses doutes et ses craintes. Une autre fois, c'est un médecin qui, pendant trois ans, a pris une papille en hypertrophie pour un cancer. Il est vrai qu'à la fin de la troisième année il était fou. M. Vernouil conseille de ne pas contrarier trop brusquement les convictions des malades ; il est d'abord le concurrence qu'il n'y qu'une médecine, combattre le doutent, s'il y en a, par des injections hypodermiques et au besoin par l'ablation de la papille. M. Fournier a eu aussi à combattre des cancers imaginaires, causes présumées de névralgies linguales, et qui souvent ne tenaient qu'à une disposition défectueuse d'un faux ratelier. M. Laborde est plus catégorique : il traite ces maladies imaginaires d'infirmités hypocondriaques et les considère comme le point de départ de l'aliénation mentale. C'est au moins et sérieusement la manque d'un esprit mal équilibré et mal pondéré.

LES TRAVAUX DE PARIS.—L'achèvement. Cette opération est, en effet, comprise dans le programme des grands travaux à exécuter les premiers, et elle aura pour résultat de faire disparaître quelques bouges et d'assainir un quartier de Paris des moins agréables ; celui de la place Maubert. Il n'y a que les souteneurs et les malfaiteurs qui se plaindront de cette modification.

La plus grande partie des rues Galande, de l'Hôtel-Colbert, rue du Fouarre, tout un côté de la rue des Anglais va être démolie, et la rue Monge viendra rejoindre une rue ébanchée, la rue du Dante. La place Maubert perdra de sa surface par suite de l'alignement des maisons à droite du boulevard Saint-Germain.

Quelques détails historiques à ce propos. Cette partie de la ville, qui aujourd'hui jouit d'une réputation si mauvaise, fut, au début, la campagne de Lutèce. Dès la conquête romaine, le clos *Garlande* (Galande) était un lieu de villégiature et de divertissement. Des maisons de plaisance y furent construites au milieu des vignes qui disparurent au douzième siècle. Mais avec les villas s'élevèrent en même temps de mauvais lieux. Le haut du quartier devint le clos Mauvoisin (mauvais voisin), tandis que le bas, le long de la Seine, prit le nom de *Mauvbergue*.

Lorsque l'Université quitta le cloître Notre-Dame pour la rive gauche de la Seire, les colléges des Quatre-Nations : Picards, Normands, Limousins, Anglais, furent construits rues du Fouarre, du Plâtre, de Hievre, des Anglais. La rue Maître-Albert tire son nom de celui du grand savant Albert. C'est dans la rue de l'Hôtel-Colbert (ainsi nommée parce que Colbert y fit construire un hôtel) qu'au quinzième siècle, au coin de la rue de la Bûcherie, fut édifiée l'Ecole de médecine. C'est un lavoir qui l'occupe aujourd'hui.

Petit à petit le quartier devint le domaine des gens sans aveu, et au nombre des établissements sans nom qui s'y trouvent actuellement, il y a, on le sait, le cabaret du *Père-Lunette* et le *Château-Rouge*.

L'annexe de l'ancien Hôtel-Dieu disparaîtra aussi, et la célèbre église de Saint-Julien-le-Pauvre sera dégagée.

Pour guérir les scrofules et les maladies de sang, employez la Salsepareille d'Ayer ; elle nettoie le sang de toutes ses impuretés.

La science amusante.

M. Barbier, dans une lettre à l'Académie des sciences, donne le moyen de se servir d'une montre ordinaire, comme montre à répétition, quand on a au préalable étudié sa constitution :

"Vous êtes aveugle (simple supposition !) et vous avez une montre commune avec laquelle vous désirez savoir l'heure. Rien de plus facile, mais il faut d'abord établir un point de départ. A cet effet, vous demandez l'heure à un voyant de vos amis. Il vous répond qu'il est 1 heure 20 minutes, par exemple. Aussitôt, sans perdre un instant, vous saisissez votre montre et la remontez à fond. La transformation est alors opérée et vous êtes en possession d'une montre à répétition qui vous donnera l'heure à tout instant, à votre volonté, grâce aux notions d'arithmétique qu'on vous ont été inculquées dès votre jeune âge.

"Le soir en effet, désirant savoir l'heure, vous reprenez votre montre et la remontez à fond en comptant les bruits du cliquet. Vous comptez 45 bruits par exemple. Sachant que 5 bruits de cliquet correspondent à 100 minutes de marche, vous en concluez que depuis 1 heure 20, jusqu'au moment où vous faites le remontage, il s'est écoulé 5 fois 100 minutes ou 8 heures 20 minutes et que, par conséquent, il est 1 heure 20 plus 8 heures 20, c'est-à-dire 9 heures 40. Plus tard, dans la nuit, pendant un nouveau remontage à fond, vous comptez 47 bruits ; vous en déduisez qu'il est 9 heures 40 plus 3 fois 100 minutes ou 5 heures ; c'est-à-dire 2 heures 40.

"Tout à l'heure vous n'étiez qu'aveugle. Supposez-vous maintenant aveugle et sourd ! Savoir l'heure exacte dans ces conditions vous paraîtra un peu compliqué. Néanmoins, la solution du problème est encore facile. Remarquez, en effet, ou faites en sorte que l'un des 24 crans de la molette du remontoir se distingue de tous les autres au toucher. Sachant que 40 crans de la molette passent en 100 minutes, vous aurez la un moyen de savoir l'heure quoique aveugle et sourd.

"Oh ! si vous étiez, en même temps qu'aveugle et sourd, privé du l'usage de vos deux mains, plus d'heure possible ! Il vous faudrait alors une pièce d'horlogerie qui est encore à inventer !"

Une lettre de Chateaubriand

M. Feuillet de Couches avait demandé à Chateaubriand une notice pour son édition des *Fables de La Fontaine*. Chateaubriand lui écrivit la lettre suivante, que publie l'*Artiste* :

Paris, le 29 septembre, 1836.

La misère, monsieur, est une triste chose. J'ai vendu ma tombe pour vivre, et je n'ai plus rien tout, j'ai vendu aussi ma vie ; je ne puis écrire une ligne aujourd'hui qui n'appartienne au propriétaire de mes Mémoires. Voilà ma facheuse position. J'aurais eu, monsieur, un plaisir extrême à m'associer à vos travaux et à parler de La Fontaine. Je l'admirais tant que quelque chose de cela pouvait me faire sortir de mes tristesses. Je suis bien heureux de l'avoir lu dans Lamartine.

La Fontaine et Molière sont mes dieux. Les fables de La Fontaine sont de deux espèces : les unes offrent la comédie des mœurs des animaux. Le lion, l'ours, le loup, le renard, l'âne, le cheval, le chat, le coq, le lièvre, le lapin, etc., sont des personnages vivants peints d'après nature, et peints bien autrement que par les naturalistes. Les autres fables sont celles que j'appelle les grandes fables, dans le *Chêne et le Roseau*, dans l'*Homme et la Couleuvre*, dans le *Vieillard et les trois jeunes hommes*, s'élève à la plus haute poésie, et traitée avec les plus grands poètes anciens et modernes. Je ne puis lire quand je parle de Jean.

sa réputation, certes, est immense et populaire, eh ! bien, je soutiens qu'on ne le connaît pas encore, et que peu d'hommes savent ce qu'il vaut. Jugez donc, monsieur, s'il aurait été le premier de joudre mon encens à celui que vous avez recueilli sur toute la terre pour bruler à l'hotel de ma dignité favorite.

Croyez, monsieur, à tous mes regrets : recevez mes remerciements pour votre obligeante lettre et agréez, je vous prie, l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND

Le filage de l'huile.

Nous avons publié dans la *Liberté* du 27 septembre dernier, un des plus curieuses expériences du filage de l'huile M. l'amiral Cloué, dont la science en pareille matière est au dessus de toute critique, adresse aujourd'hui à notre directeur une lettre que nous croyons intéressante pour nos lecteurs.

Mon cher Gal,

Je vous remercie de l'envoi que vous en a gracieusement de me faire, de trois exemplaires du numéro du journal renfermant un article relatif à mon "filage de l'huile," et vous tient compte, que je puisse à cause de l'importance que je lui attribue relativement à la sécurité des matins.

On ne peut pas réussir complètement du premier coup à trouver le meilleur moyen d'employer l'huile. Ce n'est pas vous, qui m'apprendrez qu'on apprend aux jeunes marins à se servir de l'huile suivant les circonstances du temps de même qu'on nous apprenait à nous, quand nous étions jeunes, à éteindre ou à carguer une voile pendant le gros temps, sans la faire déchirer ou même la faire battre, ce qui n'est pas moins facile que des personnes étrangères à la marine peuvent le penser.

Mais j'arrive à votre article de jeudi dernier, 22 septembre, relatant l'expérience récente faite par le bateau de sauvetage de Calais.

J'avais reçu du cabinet du ministre une copie de cette dépêche qui est rédigée d'une manière peu claire pour des marins et, par conséquent, en partie incompréhensible pour le public en général.

Il y est dit :

"Expériences demi-concluantes, l'huile empêche les grosses lames autour du navire, le bateau n'a plus embarqué dans un rayon restreint."

Eh bien ! que veut-on de plus ! Le bateau se trouve à l'abri, entouré d'une zone d'huile, c'est justement le résultat cherché.

La dépêche continue :

"Mais au delà ce la sphère (*sic*) garantie, les vagues deviennent plus furieuses, se rattrapent, et un bateau à proximité aurait tout à craindre."

Evidemment, là où l'on n'emploie pas l'huile, la mer reste grosse et dangereuse, le contraire m'étonnerait ; mais dire que les lames sont plus furieuses et se rattrapent, c'est le résultat de l'illusion produite par la comparaison entre ce champ d'huile uni et la mer agitée qui l'entoure, et qui *ne se rattrape* nullement comme le dit naïvement la dépêche. Evidemment, un bateau à proximité aurait en tout à craindre *s'il n'avait pas répandu de l'huile, lui aussi.*

La dépêche dit ensuite :

"Canot de sauvetage a dû supporter inconvénient, écarté zone protectrice, ayant cassé jeter l'huile. Un marin, surpris par un coup de mer qui a enlevé son aviron, a été jeté à l'eau et a pu être sauvé."

Voilà une nouvelle preuve de la vertu de l'huile répandue sur les flots agités ! Puisque le bateau de sauvetage a eu l'imprudence, dans cette mer démontée, de cesser de pratiquer le filage de l'huile, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait payé cette imprudence par un accident.

C'est, selon moi, une nouvelle preuve de la vertu de l'huile : quand on l'emploie, il n'y a pas d'accident ; dès qu'on cesse de l'employer, il se produit un accident ! Que voulez-vous de plus !

Au lieu de trouver, comme le dépêche de Calais, que l'expérience est à demi-concluante, je la trouve, au contraire, entièrement concluante en faveur du filage de l'huile.

Je regrette que l'on n'ait pas dit comment l'huile a été employée et quelle quantité de ce liquide a été dépensée dans un temps donné. Je vais écrire à Calais pour tâcher d'avoir des renseignements qui ont aussi leur importance.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués et dévoués.

Vice-amiral G. CLOUÉ.

La Salsepareille d'Ayer est l'agent le plus prompt pour la guérison des maladies du sang. Les effets en sont immédiats.

L'invention et l'industrie des boutons.

L'habitude de se servir des choses les plus usuelles fait que l'on ne s'étonne pas de leur utilité. Qu'est-il de plus indispensable et en même temps de plus commun que les boutons ! Sous les formes et les compositions les plus variées, ils se retrouvent dans toutes les parties de l'habillement. Ils garnissent également l'habit du riche et la loque du pauvre. Ils se consomment chaque jour d'une année en nombre infini.

Les boutons ont pourtant une origine moderne. On ne commença à en faire usage que sous le règne de Louis XIV.

Comment alors faisaient nos pères pour se passer de boutons ?.... Les anciens, dont le costume se composait de tuniques, se servaient, pour les retenir au bas du cou, de simples aiguillettes. Dans la suite et à mesure que le costume se modifia, on employa des agrafes, des cordons, des rubans, des anneaux, des brochettes.

Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, le bouton demeura gentilhomme : il ne devint populaire qu'après la Révolution, où le costume, en se simplifiant, fit à peu près le même dans toutes les classes de la société. A partir de ce moment, les boutons devinrent partie intégrante du costume.

Lorsqu'ils furent d'un usage général, les négociants français s'approvisionnèrent en Angleterre, la fabrication étant inconnue en France. La consommation augmentant rapidement, un certain nombre d'industriels sollicitèrent l'appui de Louis XVI pour les aider à créer à Paris une industrie boutonnière et se soustraire ainsi au joug étranger.

Le roi accueillit favorablement leur demande, il accorda une subvention de cent mille francs et fit venir des machines et des ouvriers anglais. En 1788, fut installée, rue Saint-Honoré, la première fabrique de boutons.

Cette tentative ne fut pas heureuse. Comme cela arrive souvent en France, les boutons français n'eurent d'abord aucun succès, tandis que les boutons anglais continuaient à obtenir la faveur.

Cet état de choses dura jusqu'au moment où la guerre interrompit les relations commerciales entre les deux pays.

Mais les hostilités n'arrêtaient pas l'usage des boutons et ceux-ci étaient manquer. On arriva alors à faire ce qui aurait dû être fait depuis longtemps. On monta des fabriques, on fit des essais, on perfectionna, et, en peu de temps, l'industrie des boutons prit une grande extension comme elle demeurât localisée en France. Les fabricants français suffisaient à peine à la consommation du pays, ils ne songeaient donc pas à l'exportation.

En 1836, un événement inattendu causa un grave préjudice à l'industrie boutonnière. L'importation ayant été brusquement autorisée, les boutons étrangers affluèrent sur la place de Paris à des prix inférieurs.

Les fabricants français ne se tinrent pas pour battus, redoublant d'efforts, améliorant les anciens procédés, ils réussirent de nombreux progrès et réussirent, au bout de quelques années, à soutenir la concurrence étrangère.

Aujourd'hui la France peut lutter avec tous les pays pour la fabrication des boutons. Ceux-ci sont surtout réclamés pour leur élégance et la variété constante des modèles.

Nombre de personnes refusent de prendre de la Salsepareille de Ayer de crainte que ses goût désagréable. Dans l'**Emulsion de Scott** l'huile de foie de morue avec hypophosphites et chaux est plus agréable qu'à aucune autre préparation. Les enfants prennent avec autant de plaisir que le lait et en valeur reconnue pour la phthisie les scrofules et les maladies de la peau. Les enfants perdent de la force chez les enfants et les rhumes chroniques en font peu de progrès. Ceux-ci ne se rétablissent rien que les enfants sont délicats. Le lait en l'eau et vous en obtenez un verre.

Du cœur lent soit 1 ll heures Mme Veuve BARTHELEMY REBOUT née Marguerite Guillemin native de Orange, département de la Seine Franc. Les parents et connaissances de la famille sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui à 3 heures et demie de l'après-midi. Le corps est exposé au No 177 rue Marais près Dumaine.

De la part de ses enfants

Décédé lundi 17 courant 1887 à 1 heures du matin âgé de 72 ans, WILLIAM MULLER natif de Dresde Allemagne résidant à la Nouvelle-Orléans depuis 28 ans ses amis et connaissances sont respectueusement invités aux funérailles qui auront lieu aujourd'hui mardi à 9 heures de l'après-midi. Le convoi partira de la maison mortuaire rue Pierdras et Lorendeler.

Décédé le 24 septembre 1887 à Arazar Antioche, Syrie, de 50 ans MARINA GEORGIA ABYAMOVICH, mère bien aimée de L. et d'Antoinette Abyamovich.

Les journaux de New York San Francisco, Cal. sont priés de reproduire cette annonce.

LIQUIDATION
A tout sous du cout
VINS, SHERRIES, LIQUEURS, COGNACS WHISKEYS ETC. ETC.
B. TREMOULET
PICKWICK CLUB BUILDING,
No 140 rue du Canal.
8 nov86—1 an

Bureaux des percepteurs de taxes d'Etat, paroisse d'Orléans.

Nouvelle Orléans 18 octobre 1887.

Avis aux propriétaires de propriété sous l'acte No 52 de 1884 et aux personnes dont les propriétés sont sujettes à l